

ISAC ASIMOV

LE CYCLE DES ROBOTS
2 • Un défilé de robots



LE CYCLE DES ROBOTS **2**

Un défilé de robots

Du même auteur
aux Éditions *J'ai lu*

Le cycle des robots :

- 1 - Les robots, *J'ai lu* 453
- 2 - Un défilé de robots, *J'ai lu* 542
- 3 - Les cavernes d'acier, *J'ai lu* 404
- 4 - Face aux feux du soleil, *J'ai lu* 468
- 5 - Les robots de l'aube, *J'ai lu* 6792
- 6 - Les robots et l'empire, *J'ai lu* 5895

Tyrann, *J'ai lu* 484

Cailloux dans le ciel, *J'ai lu* 552

La voie martienne et autres nouvelles, *J'ai lu* 870

Le voyage fantastique, *J'ai lu* 1635

Le robot qui rêvait, *J'ai lu* 2388

Le renégat, *J'ai lu* 3094

Humanité, *J'ai lu* 3290

ISAAC ASIMOV

LE CYCLE DES ROBOTS 2

Un défilé de robots

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pierre Billon



Collection dirigée par Thibaud Eliroff

Titre original :
THE REST OF THE ROBOTS

© Isaac Asimov, 1964

Pour la traduction française :
© CLA., 1967

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Vous avez peut-être lu *Les robots*¹, recueil où furent rassemblées en 1950 huit des plus anciennes histoires de robots que j'aie composées, dont *Robbie*, qui fut ma toute première.

Robbie traitait d'un modèle de robot assez primitif qui n'était pas doué de la parole. Il avait été conçu pour remplir le rôle de bonne d'enfant et le remplir admirablement. Loin de constituer une menace pour les humains ou de vouloir détruire son créateur ou encore de s'emparer du monde, il ne s'attachait qu'à l'accomplissement de la fonction pour laquelle il avait été construit. (Une automobile s'aviserait-elle par hasard d'avoir des envies de voler ? Une lampe électrique de taper à la machine ?)

Les autres récits avaient été composés entre 1941 et 1958.

Mes histoires de robots positroniques se divisent en deux groupes : celles où apparaît le Dr Susan Calvin et les autres. Ces dernières mettent souvent en scène Gregory Powell et Mike Donovan, qui passent leur temps à essayer des robots expérimentaux sur le terrain, robots qui ne manquent pas de présenter une défectuosité

1. Dans la collection *J'ai Lu*, 453.

quelconque. En effet, il subsiste juste assez d'ambiguïté dans les Trois Lois de la Robotique pour susciter les conflits et les incertitudes nécessaires à l'élaboration de nouvelles trames de récits. En fait, à mon grand soulagement, il est toujours possible de prendre sous un nouvel angle les cinq douzaines de mots composant les Trois Lois et leur implication.

Quatre histoires des *Robots* traitaient de Powell et Donovan. Je n'en écrivis plus qu'une seule du même genre par la suite : *Première Loi*, et encore Donovan seul y paraissait-il. Une nouvelle fois j'essayais de faire sourire aux dépens de mes robots ; d'ailleurs, ce n'était plus moi le narrateur mais Donovan, et par conséquent je lui laisserai prendre plus loin la responsabilité de ses propos.

Mes raisonnables robots anti-méphistophéliens n'étaient pas, à dire vrai, une véritable nouveauté. Des robots de ce type avaient occasionnellement vu le jour avant 1940. Il est en effet possible de trouver des robots conçus pour remplir un office raisonnable, sans complications ni danger, en remontant jusqu'à l'*Illiade*. Au livre XVIII de cette épopée, Thétis rend visite au dieu-forgeron Héphaïstos, afin d'obtenir pour son fils Achille une armure forgée par une main divine. Héphaïstos est boiteux et marche difficilement. Voici le passage qui décrit comment il se porta à la rencontre de Thétis :

« Alors... il sortit en clopinant, appuyé sur un bâton épais et soutenu par deux jeunes filles. Ces dernières étaient faites en or à l'exacte ressemblance de filles vivantes ; elles étaient douées de raison, elles pouvaient parler et faire usage de leurs muscles, filer et accomplir les besognes de leur état... »

En un mot, c'étaient des robots.

Et bien que je ne fusse pas le premier – à 2 500 ans près – à me lancer dans cette voie, je parvins à donner suffisamment de substance à mes imaginations pour conquérir la réputation de l’homme-qui-a-crée-l’histoire-du-robot-moderne.

Graduellement, histoire par histoire, je développais mes conceptions sur le sujet. Mes robots possédaient des cerveaux faits d’une texture spongieuse en alliage de platine-iridium et les « empreintes cérébrales » étaient déterminées par la production et la destruction de positrons. (Ne me demandez pas de vous expliquer le processus !...) En conséquence, c’est sous le nom de robots positroniques que mes créatures connurent la notoriété.

L’établissement des cerveaux positroniques de mes robots nécessitait une immense et complexe branche nouvelle de la technologie à laquelle je donnai le nom de « robotique ». Le mot me semblait aussi naturel que « physique » ou « mécanique ». Pourtant, à ma grande surprise, il s’agissait d’un néologisme dont je ne trouvai aucune trace ni dans la seconde ni dans la troisième édition du Webster non abrégé.

Et, ce qu’il y avait de plus important, je fis usage de ce que j’appelai les « Trois Lois de la Robotique », qui avaient pour but de formuler la conception fondamentale qui présidait à la construction des cerveaux des robots, conception à laquelle tout le reste était subordonné.

Apparemment, ce sont ces lois (formulées explicitement pour la première fois dans *Cycle fermé*) qui ont fait le plus changer la nature des histoires de robots dans la science-fiction moderne. Il est rare qu’un robot à l’ancienne mode : qui-se-retourne-contre-son-créateur, apparaisse dans les pages des meilleurs

magazines de science-fiction, pour la simple raison que ce serait une violation de la Première Loi. Nombre d'écrivains, sans citer les dites lois, les tiennent pour acquises et s'attendent à ce que leurs lecteurs fassent de même.

En fait, je me suis laissé dire que si dans les années futures on se souvient encore de moi, ce sera à cause de ces Trois Lois de la Robotique. D'une certaine manière, ce fait ne laisse pas de me préoccuper ; j'ai en effet pris l'habitude de me considérer comme un homme de science, et laisser un nom pour avoir établi les bases inexistantes d'une science inexistante me cause, je l'avoue, quelque embarras, sinon de la déception. Pourtant si la robotique parvenait jamais aux sommets de perfection décrits dans mes histoires, il se peut qu'un concept se rapprochant plus ou moins de mes Trois Lois connaisse réellement le jour, et dans ce cas, je connaîtrais un triomphe assez rare (bien que, hélas, posthume...).

Je dois cependant l'avouer, les histoires de robots qui m'intéressaient le plus étaient celles mettant en scène le Dr Susan Calvin, robopsychologue. Un robopsychologue n'étant pas, bien entendu, un robot doué de facultés qui font de lui un psychologue, mais un psychologue doublé d'un roboticien. Le mot est un peu ambigu, je le crains, mais je n'ai pu en trouver de meilleur et il m'était indispensable.

À mesure que le temps passait, je devenais de plus en plus amoureux du Dr Calvin. C'était une créature à la séduction nulle, en vérité, et plus conforme à l'idée que l'on se fait généralement d'un robot qu'aucune de mes créations positroniques, mais cela ne m'empêchait pas de l'adorer.

Elle servait de lien aux diverses histoires composant *Les robots* et jouait un rôle de premier plan dans quatre d'entre elles. Ce livre contient un bref épilogue relatant la mort du Dr Calvin à un âge avancé, mais je n'ai pu m'empêcher par la suite de la ressusciter, et j'écrivis donc quatre nouvelles histoires gravitant plus ou moins autour d'elle.

La plus longue nouvelle, et la dernière, présentant Susan Calvin – *Le correcteur* – parut dans le numéro de décembre 1957 de *Galaxy*. De toutes les histoires se rattachant au cycle de Susan Calvin, c'est celle que je préfère. Je ne sais si je pourrais fournir une raison valable pour justifier cette préférence, mais je suppose que, comme tout un chacun, l'écrivain a le droit de faire valoir ses goûts et ses dégoûts, aussi déraisonnables qu'ils puissent être.

LES TROIS LOIS DE LA ROBOTIQUE

Première loi

UN ROBOT NE PEUT PORTER ATTEINTE À UN ÊTRE HUMAIN NI, RESTANT PASSIF, LAISSER CET ÊTRE HUMAIN EXPOSÉ AU DANGER.

Deuxième loi

UN ROBOT DOIT OBÉIR AUX ORDRES DONNÉS PAR LES ÊTRES HUMAINS, SAUF SI DE TELS ORDRES SONT EN CONTRADICTION AVEC LA PREMIÈRE LOI.

Troisième loi

UN ROBOT DOIT PROTÉGER SON EXISTENCE DANS LA MESURE OÙ CETTE PROTECTION N'EST PAS EN CONTRADICTION AVEC LA PREMIÈRE OU LA DEUXIÈME LOI.

Manuel de la robotique
58^e édition (2058 ap. J.-C.)

LE ROBOT AL-76 PERD LA BOUSSOLE

Les yeux de Jonathan Quell se plissaient d'inquiétude derrière leurs verres sans monture tandis qu'il franchissait en coup de vent la porte marquée « Directeur Général ».

Il jeta sur la table le papier plié qu'il tenait à la main.
— Regardez un peu, patron ! haleta-t-il.

Sam Tobe fit passer son cigare d'un côté à l'autre de sa bouche et obéit. Sa main se porta sur sa joue mal rasée qu'elle parcourut en produisant un bruit de râpe.

— Bon sang ! explosa-t-il. Que viennent-ils nous raconter là ?

— Ils prétendent que nous n'avons envoyé que cinq robots types AL, expliqua Quell sans aucune nécessité.

— Ils étaient au nombre de six, dit Tobe.

— Six, bien sûr ! Mais ils n'en ont reçu que cinq à l'autre bout. Ils nous ont fait parvenir les numéros de série et l'AL-76 est porté manquant.

Tobe renversa sa chaise en levant brusquement son énorme masse et franchit la porte comme en glissant sur des roues bien huilées.

Cinq heures après – lorsque l'usine eut été démantelée depuis les ateliers d'assemblage jusqu'aux

chambres à vide, que les deux cents employés de l'établissement eurent été soumis à l'interrogatoire au troisième degré —, un Tobe en sueur, échevelé, lança un message d'urgence à l'usine centrale de Schenectady.

À l'usine centrale, ce fut soudain comme une explosion de panique. Pour la première fois dans l'histoire de l'United States Robots, un robot s'était échappé dans le monde extérieur. Le plus important n'était pas la loi interdisant la présence de tout robot sur la Terre en dehors des usines autorisées de la société. Il existe toujours des accommodements avec la loi. Mais la déclaration faite par l'un des mathématiciens de la recherche avait beaucoup plus de portée :

— Ce robot a été conçu pour diriger un Disinto sur la Lune. Son cerveau positronique a été équipé en fonction d'un environnement lunaire. Sur Terre, il va recevoir des milliards d'impressions sensorielles auxquelles il n'est pas préparé. Dieu seul sait quelles vont être ses réactions !

Dans l'heure qui suivit, un avion stratosphérique avait décollé en direction de l'usine de Virginia. Les instructions qu'il emportait étaient simples :

— Retrouvez ce robot et retrouvez-le vite !

AL-76 se trouvait en pleine confusion ! À vrai dire, cette confusion était la seule impression qu'enregistrait son délicat cerveau positronique. Tout avait commencé lorsqu'il s'était trouvé dans cet environnement étrange. Comment était-ce arrivé ? Il ne le savait plus. Tout était complètement embrouillé.

Il y avait du vert sous ses pieds, et des tiges brunes s'élevaient tout autour de lui avec encore du vert à

leur sommet. Et le ciel était bleu, là où il aurait dû être noir. Le soleil était tout à fait correct, rond, jaune et chaud... mais où se trouvait la lave pulvérulente qui aurait dû se trouver sous ses pas, où se trouvaient les murailles en falaise entourant les cratères ?

Il n'y avait que le vert par-dessous et le bleu par-dessus. Les sons qui lui parvenaient étaient tous étranges. Il avait franchi une eau courante qui lui était montée jusqu'à la ceinture. Elle était bleue, elle était froide, elle était « humide ». Et lorsqu'il rencontrait des gens, ce qui lui arrivait de temps en temps, ils n'étaient pas revêtus des tenues spatiales qu'ils auraient dû porter. Dès qu'ils l'apercevaient, ils poussaient des cris et prenaient la fuite.

Un homme avait braqué son fusil sur lui et la balle avait sifflé par-dessus sa tête... puis le tireur s'était enfui à son tour.

Il n'avait pas la moindre idée du temps qui s'était écoulé depuis qu'il errait à l'aventure, lorsqu'il tomba finalement sur la cabane de Randolph Payne, au milieu des bois, à une distance de trois kilomètres de la ville de Hannaford. Randolph Payne lui-même – un tournevis dans une main, une pipe dans l'autre, et un aspirateur détraqué entre les genoux – était accroupi sur le seuil.

Payne fredonnait à ce moment, car il était d'un naturel joyeux lorsqu'il se trouvait dans sa cabane. Il possédait un immeuble plus respectable à Hannaford, mais cet immeuble-là était largement occupé par sa femme – ce qu'il regrettait sincèrement mais silencieusement.

Peut-être éprouvait-il un sentiment de soulagement et de liberté lorsqu'il trouvait un moment pour se retirer dans sa « niche à chien de luxe » où il pouvait

fumer tranquillement sa pipe en se livrant avec délices à la réparation des appareils électro-ménagers défectueux.

C'était un violon d'Ingres ni très raffiné ni très intellectuel, mais on lui apportait parfois un appareil de radio ou un réveille-matin, et l'argent qu'il gagnait à en faire l'autopsie était le seul qu'il pût obtenir sans que les mains rapaces de sa femme ne s'y taillent au passage la part du lion.

Cet aspirateur, par exemple, lui rapporterait un petit pécule aisément gagné.

Cette pensée lui fit monter aux lèvres un refrain. Il leva les yeux et une sueur froide le gagna. Le refrain s'étrangla dans sa gorge, ses yeux s'écarquillèrent, et la sueur redoubla de plus belle. Il tenta de se lever – afin de prendre ses jambes à son cou – mais elles refusèrent de le soutenir.

Alors AL-76 s'accroupit à ses côtés :

— Dites donc, pourquoi tous les autres détalent-ils comme des lapins ?

Payne savait fort bien pourquoi, mais le gargouillement qui sortait de sa gorge aurait pu laisser des doutes là-dessus. Il tenta de s'écarter du robot.

— L'un d'eux m'a même tiré dessus, continua AL-76 d'une voix navrée. Deux centimètres plus bas et il aurait éraflé ma plaque d'épaule.

— Il... devait... sans doute... être... un peu... fou, bégaya Payne.

— C'est très possible. (La voix du robot se fit plus confidentielle.) Dites-moi, tout a l'air sens dessus dessous. Qu'est-ce qui se passe ?

Payne regarda rapidement autour de lui. Il était surpris d'entendre le robot s'exprimer d'une voix si douce pour un être à l'apparence si lourde et si brutalement

métallique. Il lui semblait également avoir entendu quelque part que les robots étaient mentalement incapables de causer le moindre dommage aux êtres humains. Il se sentit quelque peu rassuré.

— Il ne se passe rien d'anormal.

— Vraiment ? (AL-76 le fixa d'un air accusateur.)

Vous êtes complètement anormal. Où se trouve votre tenue spatiale ?

— Je n'en ai pas.

— Dans ce cas, pourquoi n'êtes-vous pas mort ?

La question prit Payne de court :

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Vous voyez ! s'écria le robot d'un air triomphant. Tout est à l'envers. Où se trouve le Mont-Copernic ? Où est la Station Lunaire 17 ? Et où se trouve mon Disinto ? Je veux me mettre au travail, comprenez-vous. (Il semblait troublé et sa voix tremblait lorsqu'il reprit :) Il y a trois heures que j'erre dans l'espoir de trouver quelqu'un qui puisse me dire où se trouve mon Disinto, mais ils prennent tous la fuite. Je suis déjà probablement en retard sur mon programme, et le chef de section va être fou furieux. Me voilà dans de beaux draps !

Lentement, Payne remit un peu d'ordre dans la bouillie informe qui s'agitait sous son crâne :

— Écoutez, comment vous appelle-t-on ?

— Mon numéro de série est AL-76.

— Très bien, Al me suffira. Maintenant, Al, si vous cherchez la Station Lunaire 17, c'est sur la Lune qu'elle se trouve.

AL-76 hochait pesamment la tête :

— Sans doute, mais j'ai beau faire, je ne parviens pas à la trouver...

— Mais je vous dis qu'elle se trouve sur la Lune et nous ne sommes pas sur la Lune.

Ce fut le tour du robot d'être perplexe. Il observa Payne un moment d'un air songeur.

— Que me racontez-vous là ? dit-il lentement. Pas sur la Lune ? Naturellement nous sommes sur la Lune, car si ce n'est pas la Lune, qu'est-ce que c'est ? Ah !

Payne fit sortir un son bizarre de sa gorge et aspira l'air profondément. Il pointa un doigt sur le robot et l'agita :

— Écoutez, dit-il.

À ce moment, lui vint l'idée la plus brillante du siècle, et il termina par un cri étranglé.

AL-76 le considéra d'un œil critique :

— Ce n'est pas une réponse. Je vous ai posé une question polie. Vous pourriez me répondre poliment, il me semble.

Payne ne l'écoutait plus. Il s'émerveillait de sa présence d'esprit. C'était clair comme le jour. Ce robot construit pour la Lune s'était égaré sur Terre. Et naturellement il nageait en pleine confusion, car son cerveau positronique avait été imprégné exclusivement pour un environnement lunaire, si bien que le paysage terrestre lui paraissait entièrement dépourvu de sens.

Et maintenant, si seulement il pouvait retenir le robot sur place, jusqu'au moment où il pourrait entrer en contact avec les gens de la manufacture à Petersboro ! Les robots valaient très cher. On n'en trouvait pas à moins de 50 000 dollars, lui avait-on dit, et certains d'entre eux atteignaient des millions. La récompense serait sûrement à l'avenant ! Quelle récompense, et qui tomberait intégralement dans sa poche. Pas le quart de la moitié du tiers d'un centime pour Mirandy !

Il finit enfin par se lever.

— Al, dit-il, vous et moi sommes des copains ! Je vous aime comme un frère. (Il lui tendit la main :) Topez là !

Le robot engloutit la main offerte dans sa vaste patte métallique et la pressa doucement. Il ne comprenait pas très bien :

— Entendez-vous par là que vous allez me conduire à la Station Lunaire 17 ?

Payne se sentit quelque peu déconcerté :

— Non. Pas exactement. À vrai dire, vous me plaisez tellement que j'aimerais vous voir demeurer quelque temps en ma compagnie.

— Oh ! non, cela m'est impossible. Il faut que je me mette au travail. (Il secoua la tête.) Que diriez-vous si vous preniez du retard sur votre quota, heure par heure, minute par minute ? J'ai envie de travailler, il faut que je travaille.

Payne pensa amèrement que tous les goûts sont dans la nature.

— Très bien, dit-il, dans ce cas, je vais vous expliquer quelque chose, car je vois que vous êtes intelligent. J'ai reçu des ordres de votre Chef de Section, et il m'a demandé de vous garder ici pendant quelque temps. Jusqu'au moment où il vous fera chercher, en fait.

— Pourquoi ? demanda AL-76 d'un ton soupçonneux.

— Je n'en sais rien. Il s'agit d'un secret d'État.

Payne pria mentalement avec ferveur que le robot voulût bien avaler cette couleuvre. Certains robots étaient fort malins, il le savait, mais celui qui se trouvait devant lui paraissait d'un type assez ancien.

Tandis que Payne priait, AL-76 réfléchissait. Le cerveau du robot, prévu pour la direction d'un Disinto sur

la Lune, n'était pas très à son aise lorsqu'il s'agissait de se débrouiller parmi des idées abstraites ; néanmoins, depuis le moment où il s'était égaré, AL-76 avait senti le cours de ses pensées devenir de plus en plus étrange. L'environnement insolite agissait sur lui.

Sa remarque suivante ne manquait pas de perspicacité :

— Quel est le nom de mon Chef de Section ? demanda-t-il.

Payne sentit sa gorge se contracter et réfléchit rapidement.

— Al, dit-il d'un ton peiné, vos soupçons me causent du chagrin. Je ne puis vous dire son nom. Les arbres ont des oreilles.

AL-76 examina l'arbre qui se trouvait le plus proche de lui :

— Ce n'est pas vrai.

— Je sais. Je voulais dire par là que nous sommes environnés d'espions.

— D'espions ?

— Oui. Des gens malveillants qui veulent détruire la Station Lunaire 17.

— Pour quoi faire ?

— Parce qu'ils sont mauvais. Et ils veulent vous détruire vous-même, et c'est pourquoi vous devrez demeurer ici pendant quelque temps afin qu'ils ne puissent pas vous trouver.

— Mais il faut que je me procure un Disinto. Je ne dois pas prendre de retard sur mon programme.

— On vous en trouvera. On vous en trouvera, promit Payne avec sérieux, et avec non moins de sérieux il maudit l'idée fixe du robot. Dès demain ils enverront quelqu'un. Oui, dès demain. (Cela lui laisserait tout

le temps nécessaire pour prévenir les gens de l'usine et collecter une jolie liasse de billets de cent dollars.)

Mais AL-76 ne devint que plus obstiné sous l'influence déconcertante du monde étrange qui affectait son mécanisme de pensée.

— Non, dit-il, il me faut un Disinto immédiatement. (Il se leva avec raideur.) Mieux vaut que je poursuive encore un peu mes recherches.

Payne se précipita sur ses traces et empoigna un coude froid et dur.

— Il faut que vous restiez ! dit-il.

Un déclic se produisit alors dans le cerveau du robot. Toute l'étrangeté dont il était environné se concentra en un seul globule qui explosa, laissant ensuite son cerveau fonctionner avec une efficacité curieusement accrue. Il se retourna vers Payne :

— Je vais vous dire... Je peux construire un Disinto ici même – et ensuite je le ferai fonctionner.

Payne demeura perplexe.

— Moi, en tout cas, je ne saurais pas comment m'y prendre.

— Ne vous faites pas de soucis.

AL-76 sentit presque les empreintes positroniques de son cerveau se disposer suivant un nouveau schéma, tandis que montait en lui un curieux enjouement :

— J'y arriverai bien seul. (Il inspecta l'intérieur de la cabane :) Vous avez là tout le matériel dont j'ai besoin.

Randolph Payne considéra le bric-à-brac dont son domaine était rempli : des postes de radio éventrés, un réfrigérateur décapité, des moteurs d'automobiles envahis par la rouille, un fourneau à gaz démoli, des kilomètres de fils plus ou moins entortillés, soit quelque cinquante tonnes de ferrailles diverses composant la

masse la plus hétéroclite sur laquelle brocanteur ait jamais laissé tomber un regard de dédain.

— Vraiment ? dit-il d'une voix faible.

Deux heures plus tard, deux événements presque simultanés se produisirent.

Tout d'abord, Sam Tobe, appartenant à la branche de Petersboro de l'United States Robots, reçut un appel par visiphone d'un certain Randolph Payne de Hannaford. Cet appel concernait le robot disparu ; Tobe, avec un profond rugissement, interrompit la communication et donna incontinent l'ordre de transmettre désormais les communications de ce genre au sixième vice-président adjoint, dont c'était le rôle de s'occuper de ces vétilles.

Ce n'était pas un geste entièrement déraisonnable de la part de Tobe. Au cours de la semaine passée, si AL-76 avait complètement disparu de la circulation, les rapports signalant sa présence n'avaient cessé d'affluer de tous les coins du pays. On en recevait quotidiennement jusqu'à quatorze, provenant en général de quatorze différents États.

Tobe en avait littéralement par-dessus la tête et, sur le plan des principes généraux, il se sentait devenir enragé. On parlait déjà d'une enquête du Congrès, bien que tous les roboticiens et physiciens-mathématiciens de quelque réputation jurassent leurs grands dieux que le robot était entièrement inoffensif.

Vu cet état d'esprit, il n'était pas étonnant que le directeur général ait eu besoin de trois heures pour recouvrer une certaine lucidité, ce qui lui permit de se demander pour quelle raison Payne était informé de l'affectation du robot à la Station Lunaire 17, et à la

suite de quelles circonstances il avait appris que son numéro de série était AL-76. Car ces détails n'avaient pas été révélés par la compagnie.

Ces cogitations exigèrent environ une minute et demie, à la suite de quoi il se précipita tête baissée dans l'action.

Cependant, durant l'intervalle de trois heures qui s'écoula entre l'appel et le déclenchement de l'action, se produisit le second événement. Randolph Payne, ayant correctement diagnostiqué que la brusque interruption de son appel était due au scepticisme de son interlocuteur, revint à sa cabane muni d'un appareil photographique. Il serait difficile à ces messieurs de contester l'authenticité d'une photo et il courait le risque de se faire « rouler » s'il leur montrait la pièce à conviction avant d'avoir vu la couleur de leur argent.

Quant au robot, il s'affairait à des travaux personnels. La moitié du bric-à-brac de Payne était éparpillée sur deux arpents de terrain ; accroupi au milieu de ce chantier, AL-76 bricolait des lampes de radio, des bouts de ferraille, de fil de cuivre et toutes sortes de déchets. Il ne s'occupait pas le moins du monde de Payne qui, étendu à plat ventre, braquait sur lui son appareil photo pour prendre un superbe cliché.

C'est à ce moment précis que Lemuel Olivier Cooper apparut au détour du chemin. Il se pétrifia sur place en apercevant le tableau. La raison originelle de sa visite était un grille-pain électrique défectueux qui avait brusquement pris la regrettable habitude de faire voler des fragments de tartines dans toutes les directions avant même qu'ils eussent pris la moindre couleur dorée. La raison de sa volte-face fut plus évidente. Il était venu d'un pas nonchalant, dans la douce langueur d'une belle matinée de printemps. Il repartit



542

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Slovaquie
par NOVOPRINT SLK
le 11 avril 2017.

1^{er} dépôt légal dans la collection : juin 1974

EAN 9782290185568
OTP L21EPGNJ00921C011

Éditions J'ai lu
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion